

1917

10 HEURES 22
VENDREDI
 Saint Alban
 SOLEIL : lev. 4 h. 49; couch. 8 h. 58
 LUNE : pr. qu. 27; pleine 4 juill.
 Temps probable : averses
 1.054^e JOUR DE LA GUERRE

NOTES D'UN TÉMOIN MILITAIRE

Dans les flancs du Cornillet

Sous la formidable protection de sa carapace, épaisse de toute la hauteur de la colline, le tunnel semble une chose vivante, au repos, mais un repos sournois, de bête malaisante qui veille, repliée, les muscles tendus, l'œil ouvert, la gueule béante, prête à mordre.

La charpente est solide, la vie s'écoule par trois artères et l'air vient du dehors, grâce à des ouvertures judicieusement aménagées.

Tel apparaissait encore, le 19 mai, le tunnel du Cornillet que nos chefs savaient redoutable par son rôle dans la bataille et qu'il fallait « réduire » de n'importe quelle manière, à n'importe quel prix.

Les 17 et 30 avril, le 4 mai, l'héroïsme de nos troupes et la précision de notre artillerie n'avaient pu mettre à bas le monstre ; le 20 mai, nos canons l'aveuglent, lui crèvent les artères et dans les flancs de la bête tout s'arrête et n'est plus que mort : mort par le fer, le feu et l'asphyxie.

Mais laissons l'image et suivons dans leur exploration souterraine le médecin aide-major X... et le médecin auxiliaire Z..., tous deux de ce 1^{er} régiment de zouaves à qui revient l'honneur de la « prise ». Qu'on s'imagine le courage de ces jeunes hommes par le danger extrême du voyage dans cet immense caveau. Au dehors, les deux artilleries font rage, la nôtre pour garder la position conquise, l'allemande pour nous la rendre intenable. Au dedans, à présent l'inconnu, — mais on sait par deux déserteurs qu'au moment de l'attaque, une garnison tout entière « tenait » le tunnel et qu'on pouvait ainsi la dénombrier : les commandants de deux bataillons avec leurs officiers adjoints et leur personnel de liaison, un ou plusieurs officiers d'artillerie, la valeur de six compagnies d'infanterie de 60 à 100 hommes chacune, les éléments de deux compagnies de mitrailleuses, quatre pelotons — 160 hommes environ — des compagnies de pionniers, un poste de secours, un poste de T. S. F. ; en tout plus de sept cents officiers, sous-officiers et soldats.

Le tunnel ne renferme-t-il plus que des cadavres ? N'est-on pas à la merci d'une surprise des survivants ? Des explosions ne sont-elles pas à craindre ? L'air est-il respirable ? X... et Z... ne s'arrêtent pas à ces considérations. Suivons-les.

L'exploration

Des trois ouvertures du tunnel, deux étaient obstruées : celles des galeries médianes et de l'ouest ; l'entrée de la galerie en était libre, rendant sur ce point l'exploration facile. X... et Z... s'y engagent ; le couloir est plus large que haut, deux mètres cinquante sur près de trois mètres, un boi-

sage retient les parois et la voûte ; la voûte étroite d'un Decauville court au milieu, la chenille d'un tuyau d'aération serpente au plafond ; peu de cadavres sur une longueur de trente mètres, puis un amas de corps enchevêtrés tombés comme assommés sur place ; plus loin, dans une enclave, un poste de T. S. F. de grande puissance, intact, auprès duquel quatre hommes sont étendus, la face au sol ; un cinquième, assis sur une chaise, tient dans ses mains les récepteurs d'un téléphone ; la tête recouverte du masque, il ne donne aucun signe de vie. Quelques mètres encore et le passage au carrefour d'une galerie transversale est entièrement obstrué par un effondrement de la voûte. C'est là que le tunnel a reçu le coup de grâce et qu'un obus de gros calibre, tombant sur une cheminée d'aération, a écrasé la chambre où se trouvaient deux chefs de bataillon, puis porté par le couloir transversal l'asphyxie dans les moindres recoins.

Les cadavres trouvés dans ce couloir portent tous les mêmes stigmates de la même mort : gros œdème de la face et rupture vasculaire provoquée par l'explosion. Ces gens-là n'ont pas souffert.

Mais il faut revenir sur ses pas.

L'accès normal de la galerie médiane est impossible ; l'ouverture est entièrement fermée par l'amoncellement des corps, ceux des Allemands qui voulurent fuir l'asphyxie ont été broyés à la sortie du tunnel par nos obus ; les cadavres forment une matelassure de cinq épaisseurs ; ils sont là plus d'une centaine ; entièrement équipés, portant le masque, le sac de grenades accroché, les bidons pleins, plusieurs ont la baïonnette au canon du fusil ; les faces sont hideuses à voir avec un champignon de mousse aux lèvres.

X... et Z... trouvent une fissure dans le toit de la galerie et par là se laissent glisser à plat ventre sur les corps qui s'étagent de ce toit jusqu'au sol ; puis l'exploration recommence dans le court faisceau lumineux que fait la lampe électrique. Sur une longueur de trente mètres, la marche n'est possible qu'en piétinant les cadavres, en se heurtant aux piles de soldats asphyxiés qui, debout, les yeux exorbités, font contre les parois comme une haie macabre.

Puis l'espace redevient libre. Sur une civière, un officier est étendu, il a les deux jambes prises dans des gouttières, il avait été transporté là, dans l'attente d'une évacuation prochaine ; le visage convulsé, la tunique largement déboutonnée marquent la lutte inutile contre l'asphyxie ; plus loin, deux mitrailleuses munies de leurs cache-flammes : l'une supporte un Allemand vautre sur elle, les deux bras ballants ; des caisses de munitions jonchent le sol. Quelques mètres encore et nous sommes au centre d'un carrefour, une galerie transversale coupe le couloir médian, le Decauville jette un embranchement à droite ; à gauche, une couverture tendue cache l'entrée ; la couverture soulevée donne accès à deux pièces fermées, l'une, la première, porte l'inscription : « Tunnel commandant », l'autre, ouvre sur un dépôt de munitions et de vivres.

Dans le poste de commandement

Dans le P. C. du commandant du tunnel, nul cadavre, nul désordre ; au mur, accrochée, la tunique de l'officier supérieur laisse voir, épinglée, au-dessus de la ceinture à gauche, l'émail de la croix de fer de 1^{re} classe, qui fait une tache claire sur le gris terreux de l'uniforme ; dans une sacoche, des papiers ; sur une table, des papiers encore, des cartes, des notes, des jumelles ; la chaise, par terre, montre la fuite précipitée de l'officier, du chef de la garnison qui, sans prendre le temps d'endosser la tenue, aura fui ; son corps est sans doute sous un amoncellement de poutres ; si près du point où notre obus a éclaté, l'asphyxie l'aura surpris l'un des premiers. Le dépôt de munitions et de vivres contient des grenades en

nombre considérable, mais aussi des conserves, un vaste approvisionnement de sucre et des bouteilles d'eau gazeuse qu'une balle de verre au couloir a ramené à terre. La tentation est bien forte ; avant de reprendre leur cheminement par la galerie médiane, les voyageurs s'arrêtent et, dans le silence funèbre, deux bouteilles de soda débouchées jettent le bruit sec de leur pacifique détonation ; les flacons sont tôt vidés. Peu d'obstacles pour arrêter la marche, mais par contre l'atmosphère est plus lourde aux poumons ; l'air très froid est chargé de cette odeur de la mort, indéfinissable, qui prend les narines, vous glace et devient obsédante ; dans les espaces libres, les deux majors précipitent leur marche ; mais, sur leur droite, un couloir les arrête, une pancarte attire leurs regards : « Sanitäts Versammlung ».

Les voici chez eux et leur curiosité professionnelle sera satisfaite : le poste de secours occupe une longueur de quinze mètres, sur une largeur de près de quatre ; il est judicieusement aménagé : huit châlits en occupent une partie, des civières sont rangées le long des murs ; dans les casiers, les flacons pharmaceutiques, de l'ouate en abondance, sur une table des seringues plus ou moins remplies de liquide, par terre et dans des caisses, des ampoules à perfusion contenant plus de deux mille doses de sérum antitétanique ; des fiches d'évacuation dont la couleur différente indique l'état de gravité du malade ; des ballons d'oxygène, des appareils respiratoires, encore des bouteilles de limonade et des sodas. Le désordre est extrême et les corps sont nombreux étendus sur les châlits, sur les brancards ou sur le sol : tous ne sont pas morts ; un soldat demande à boire, X... lui met dans la bouche une bouteille ; l'eau gazeuse le rafraîchit, il ouvre les yeux, interroge : « Wie viel Uhr ist es ? » (Quelle heure est-il ?) On le secoue, on l'oblige à se lever ; avec l'hésitation d'un homme ivre, il marche ; chez cet enfant de dix-sept ans — il a donné son âge — l'intoxication n'a produit qu'un assoupissement et une extrême faiblesse, mais il vivra ; un autre, la jambe brisée, geint, il est actuellement intransportable ; au cours d'une seconde exploration, le docteur Z... viendra le chercher. Par contre, un grand nombre de brancardiers, le brassard de la Croix-Rouge au bras, sont étendus sans mouvement ; l'asphyxie a fait son œuvre.

Précédés du prisonnier qui les guide, les deux majors, traversant le poste de secours, regagnent pour la troisième fois la galerie médiane et trouvent à cinquante mètres un puissant ventilateur à bras et, plus loin, l'ouverture d'un puits vertical d'aération ; des hommes, espérant y trouver pour leurs poumons en feu, l'air et la vie, sont venus mourir auprès du coffrage du puits ; car, par la cheminée, étaient descendus les gaz asphyxiants des obus spéciaux qui martelaient le tunnel. L'atmosphère est encore chargée d'émanations toxiques ; on ne peut s'y maintenir ; continuer la route serait d'un inutile courage ; il faut revenir sur ses pas.

Dans la galerie ouest

Par le couloir transversal, le prisonnier conduit ses deux sauveteurs à la galerie ouest, la dernière à explorer ; la marche est facile sous la conduite de l'Allemand qui connaît le tunnel ; peu d'obstacles ; au passage, devant les corps étendus, parfois le prisonnier indique en montrant du doigt : « Offizier », mais, brusquement, une lueur vacillante arrête la troupe ; auprès d'un homme accroupi, quatre bougies sont allumées ; l'Allemand hèle son camarade qui lève la tête ; on s'approche ; les bougies éclairent une face hébétée, le regard perdu, on met l'homme debout, il ne résiste pas et suit en titubant.

L'exploration touche à sa fin ; la galerie, reconnue dans son entier, se termine en cul-de-sac. Il s'agit, à présent, de sortir. Comme au couloir médian, l'ouverture est bouchée par une véritable muraille de cadavres, par un amoncellement de pierres et de charpentes ; il faut quitter le tunnel comme on y est entré, gagner l'air libre en escaladant les corps entassés jusqu'à la voûte et se faire un chemin à travers cet amas de chair humaine. X... et Z... poussant leurs prisonniers, reviennent ainsi au jour. Un soleil éclatant les accueille.

Le secret du tunnel était dévoilé, le commandement renseigné. Mais, au général qui les félicitait, les courageux « majors » pouvaient dire : « L'horreur de ce que nous avons vu dépasse l'imaginable. »